

**EXPÉDITION DU COMTE O'REILLY CONTRE
ALGER, EN 1775.**

*Instruction secrète donnée par le commandant en chef comte d'O'Reilly
aux généraux et chefs de corps, à Carthagène (1).*

(Extrait du tome 6 de la *Revue militaire de Madrid*)

Les généraux, chefs de corps, officiers et soldats se conformeront avec exactitude aux ordres suivants, en ce qui concerne chacun d'eux.

La bonne issue de toutes les entreprises militaires dépend de l'habile direction du chef principal, de l'exactitude avec laquelle ses subordonnés obéissent et exécutent ses ordres, du zèle et de l'à-propos avec lesquels ils pourvoient d'eux-mêmes aux cas d'exécution et de la valeur et de la vigilance de la troupe. On veillera donc à ces divers points avec le plus grand soin, ayant bien présent que la moindre négligence de qui que ce soit d'entre eux exposerait l'armée aux plus grands malheurs.

Si petite que soit une armée, elle est invincible, quand les officiers et la troupe ont confiance dans leur chef, quand l'obéissance les unit, les dirige et les conduit tous aux mêmes fins du service, quand chaque individu conserve le mérite constant d'être résolu à vaincre. Les grandes actions que l'histoire célèbre n'ont pas eu d'autres principes.

Ces mêmes principes feront aujourd'hui la gloire des armes du Roi et prouveront à la postérité qu'au service du souverain et de la patrie, la valeur et la constance de l'armée espagnole ne connaissent pas de limites.

Tous les chefs feront comprendre à leur troupe les avantages que celle-ci a sur l'ennemi, lui inspireront de la confiance dans la discipline et le bon ordre, ainsi que la certitude de la victoire, moyennant leur union, leur valeur, et les dispositions prises par le commandant général.

Les chefs ne se laisseront troubler dans aucune des circonstances qui pourraient se présenter et ils prendront toujours le parti qui

(1) Nous commençons par cette pièce essentielle la publication de la série de documents dont la copie nous a été adressée par M, le général de Sandoval et qui se rapportent à l'expédition d'O'Reilly. *N. de la R.*

conviendra le mieux à la situation ; ayant toujours présent à l'esprit qu'il n'est aucune perte qui puisse égaler celle de l'honneur, qu'on ne peut jamais capituler avec les Mores et que le plus petit nombre d'hommes résolus à se défendre glorieusement se rend redoutable à quelque ennemi que ce soit et se conserve en état de profiter de ces occasions favorables que la fortune offre habituellement à la guerre.

Si quelqu'un a pu croire qu'une multitude désordonnée, qui manque de la force et de la solidité que donnent les vrais principes de la profession, peut y suppléer par le nombre et triompher d'une armée, numériquement plus faible, commandée par de bons chefs, il se désabusera en réfléchissant aux grands résultats obtenus par la discipline dans ces derniers temps.

Ainsi, Charles XII, avec une armée aussi petite comme chiffre que respectable par la valeur que ce roi avait su inspirer à ses soldats, a mis en déroute de grandes armées russes commandées par leur Czar Pierre le Grand, et qui manquaient encore de la constance que donnent l'ordre et la discipline. Ces mêmes Russes, disciplinés depuis lors, ont battu et dispersé avec 17,000 hommes seulement, dans la bataille de Haluill, cent mille Turcs retranchés avantageusement ; et, dans la même attaque, méprisèrent les cris de 20,000 Tartares qui assaillaient leur arrière-garde. Une autre fois, 14,000 russes forcèrent la Porte Ottomane à conclure une paix ignominieuse et irréparable pour elle. D'un autre côté, un petit nombre de Turcs, nonobstant l'infériorité de leur discipline, tient actuellement sous son joug (en Afrique) une multitude de Mores, tant est grande l'ignorance et la faiblesse de ces derniers barbares. Le roi veut récompenser toutes les actions d'éclat et punir les mauvaises. L'honneur de l'armée même exige que l'on procède avec la plus grande rigueur contre quiconque serait négligent dans son poste, quiconque omettrait de maintenir sa troupe bien ordonnée dans les occasions de guerre, ou n'accomplirait pas ponctuellement les ordres de ses supérieurs et ne ferait pas preuve de valeur et de constance dans toutes les éventualités.

Je recommande spécialement aux généraux et chefs de corps de me faire connaître immédiatement toute belle action des individus placés sous leurs ordres pour que je sollicite de la bonté royale la récompense à laquelle ils auraient droit. Je leur recommande également de faire arrêter aussitôt toute personne qui commettrait quelque faute grave ou qui se permettrait quelque

propos préjudiciable et de me rendre immédiatement compte, pour les autres dispositions qu'il conviendrait de prendre.

La valeur, la première de toutes les qualités à la guerre, n'autorise cependant aucun chef en particulier à entraîner la troupe qu'il commande au-delà de ce qui est ordonné par le Général en chef. Cette faute a été la principale cause de la déroute de nos troupes en 1732, à Oran (1). Les exemples du fatal résultat de cette ardeur mal dirigée sont si nombreux que je ne m'arrêterai pas à les citer et me bornerai à recommander tout particulièrement aux officiers généraux et chefs de corps de ne tomber, sous aucun prétexte, dans de semblables erreurs. Le général en chef dresse son plan, détermine les limites auxquelles chaque troupe doit arriver ; et tout dépassement sous ce rapport dans l'exécution pourrait le forcer à un changement de ses dispositions générales, ce qui, dans beaucoup de circonstances est très-périlleux.

Avec de la vigilance on évite les surprises de l'âme et on maintient la troupe dans cet ordre et cette union qui sont nécessaires pour résister, de jour ou de nuit, à quelque attaque que ce soit de l'ennemi. On pourvoira à cette nécessité en s'attachant, dans les circonstances où l'on pourrait être attaqué, à ce que la moitié du monde dont on dispose veille, dans sa formation, et ait ses armes immédiatement sous la main ; pendant que l'autre moitié se repose sur les siennes ; moyennant ces dispositions, à la voix du chef, la troupe se trouvera toujours sous les armes, au besoin.

Les Mores, par leurs cris étourdissants, leur tumulte et la rapidité avec laquelle ils se présentent, (presque) en même temps, sur beaucoup de points, intimident ceux qui manquent de la pratique de la guerre et n'ont pas des chefs en état de les instruire. Ces barbares occupent habituellement une grande étendue de terrain où ils se distribuent en petits groupes sur les points culminants, pour diriger, de ce front ainsi étendu, leur tir sur la troupe (régulièrement) formée. Comme ils ont des masses pour but et que la distance à laquelle ils s'en tiennent rend le tir de celles-ci plus incertain, tandis qu'eux chargent leurs longs fusils avec des balles de calibre et force poudre, ils ont réussi, en diverses occasions, à blesser impunément beaucoup de leurs adversaires. Ils ont dû

(1) O'Reilly fait allusion ici à la déroute de la garnison d'Oran, le 21 novembre 1732, déroute où périt le gouverneur, marquis de Santa-Cruz del Marsenado.

aussi des succès à l'intrépidité d'attaque de quelques-uns de leurs pelotons ; mais leur audace et leurs ruses seront de bien peu d'effet, si l'on observe ce qui suit :

Dans chaque bataillon, on devra choisir quarante hommes qui soient bons tireurs et on les placera sous les ordres de deux officiers et de deux sergents, au gré du chef de corps. Dans les circonstances exposées ci-dessus ou autres de même nature, les chefs feront marcher en avant du front ces quarante hommes. Ceux-ci, sans s'exposer à être coupés, se formeront sur une ligne ou en petits pelotons, suivant que l'exigera l'état du terrain : et, de là, ils tireront sur l'ennemi, en s'appliquant à ne point perdre leur feu. Les canons de bataillon, et autres pièces qui seraient en batterie, éloigneront l'ennemi en tirant dessus à boulets ou à mitraille, suivant la distance, mais jamais sans qu'il y ait une probabilité de faire du mal à l'ennemi ; autrement, le feu de notre artillerie deviendrait méprisable, ce qui serait un grand mal. Le premier rang ne doit point tirer sur les Mores, mais il doit réserver son feu jusqu'à ce que la pointe des bayonnettes touche la poitrine des chevaux ou des fantassins assaillants. Le second et le troisième rang feront un feu roulant, chacun ajustant son homme pour ne pas être exposé à manquer son coup.

Les chefs feront arrêter le feu toutes les fois qu'ils s'apercevront qu'il est de peu d'effet, à cause de la trop grande distance où se tient l'ennemi. On évitera ainsi la consommation inutile des munitions, on conservera l'alignement et l'on rendra notre feu plus redoutable aux adversaires.

Souvent, les Mores feignent de violentes attaques et, à la moindre résistance, se retirent en désordre pour attirer l'ennemi dans des embuscades qu'ils lui ont préparées au milieu de quelque ravin des environs, ou derrière quelque bois ou hauteur. On expliquera cette ruse à la troupe afin qu'elle ne s'y laisse pas prendre.

Toutes les fois qu'une troupe aura des motifs fondés de craindre d'être enveloppée par l'ennemi, elle doublera sa profondeur ; et l'attaque ayant lieu, bien que celle-ci embrasse l'avant-garde, l'arrière-garde et les flancs, elle exécutera ses feux avec la plus grande constance et sérénité, bien certaine qu'avec ce système de défense toutes les attaques de l'ennemi seront infructueuses contre une troupe disposée dans une formation si avantageuse, qui connaît sa force et est résolue à ne point céder à une multitude faible et désordonnée.

Le carré est la pire des formations contre les Mores ; il offre plus de prise au feu de leur monde répandu en tirailleurs ; et les ennemis y pénétrant (comme il est facile que cela arrive) avec quelque autre troupe de cavalerie qui se lance aveuglément, la confusion puis la déroute du carré est certaine, parce que la troupe ne peut éviter de faire feu sans se tuer les uns les autres ; ce qui, de tous les malheurs qui peuvent survenir à la guerre, est celui qui ébranle le plus la constance des soldats. On évitera toujours ce péril en tenant la troupe à six hommes de profondeur.

Si dans les rapides et violentes attaques que font certaines troupes de Mores pour acquérir de la réputation parmi les leurs, il leur arrivait de s'emparer de quelque artillerie, la troupe affectée à sa garde, ni celle qui lui est immédiate, ne dérangera pas sa formation pour la défendre, ni ne détachera à cet effet aucun détachement qui puisse se perdre. Dans ce cas et dans ceux de même nature, la troupe se maintiendra fermement unie dans sa formation pour repousser l'ennemi avec son feu, ce qu'elle fera de la manière déjà indiquée.

La nature de cette expédition offre à notre cavalerie le grand avantage de ne rien porter en croupe dans les occasions de guerre, et, même, pour plus d'aisance et de légèreté, la troupe pourra aller en veste dans la plupart des occasions. Moyennant cela, en nourrissant bien les chevaux, en informant la troupe des ruses des Mores et de leur peu de constance dans leurs entreprises, quand ils trouvent de la résistance, une petite portion de notre cavalerie vaincra celle des Mores, quoique celle-ci puisse être très-supérieure en nombre.

Notre cavalerie ne s'engagera jamais contre celle des Mores, sans être soutenue par quelques partis d'infanterie ; ceux-ci se posteront dans le terrain le plus avantageux. Dans le cas où notre cavalerie, étant en retraite, serait suivie par celle des ennemis, l'infanterie couvrirait ses flancs. On placera dans les intervalles des escadrons les partis qu'on aura désignés d'avance pour cet effet. Le feu roulant que fera cette infanterie éloignera promptement l'ennemi et notre cavalerie pourra alors le charger tout à son aise, mais cependant sans trop s'éloigner.

Toutes les fois qu'on ordonnera à notre cavalerie d'attaquer l'infanterie elle le fera avec la plus grande intrépidité, détachant toujours de petits partis pour prendre l'ennemi en flanc et en arrière. Le général qui ordonnera cette attaque fera avancer quelque

infanterie pour soutenir sa cavalerie et prendre toutes les mesures nécessaires pour que durant l'attaque des Mores notre cavalerie ne puisse pas être entourée.

Il est très-important, surtout au début, de ne pas engager l'action sans l'assurance d'une probabilité de succès. Le moindre avantage obtenu par l'ennemi, ou la moindre perte qu'il essuie, l'anime ou le décourage (1) ce qui est un objet de quelque considération.

Pendant les actions de guerre, aucun soldat ne pourra, sous peine de la vie, s'éloigner de sa troupe, ni même après, sans permission expresse du général ou commandant en chef, soit pour porter des blessés ou sous tout autre prétexte.

Dans le cas d'un assaut à donner à quelque place ennemie, le général qui aura le commandement, les chefs de corps et chaque officier en ce qui le concerne, seront responsables si quelque soldat se sépare de sa compagnie sans permission expresse du Général ou commandant de cette troupe. Celui qui manquerait à cette obligation, qui sera publiée par ban, encourra la peine de mort; et tous les officiers de la compagnie seront suspendus de leurs emplois. La moindre négligence sous ce rapport pourrait causer la perte de la troupe elle-même. Et quand même il n'y aurait pas un aussi juste et grave motif pour imposer cette peine, il serait indigne de voir parmi ses honorables compagnons celui qui, poussé par la cupidité ou la couardise, les abandonnerait dans le péril.

Sur le rapport quotidien et le commandement des généraux (2).

Pour informer quotidiennement les généraux de mes intentions, traiter avec eux des opérations de l'armée et assurer la réussite de toutes, ils se rendront à l'endroit et à l'heure que je leur indiquerai pour l'ordre et ils n'amèneront avec eux que leurs adjudants (aides-de-camp), sans qu'aucun officier, de quelque grade qu'il soit, puisse s'écarter de son bataillon, à moins d'une permission expresse du chef de l'armée.

(1) Le texte dit: « La menor ventaja ó perdida suele alentar à los contrarios, que es objeto de alguna consideración. » Il est évident que le copiste a oublié le verbe espagnol correspondant à l'infinitif *décourager* que nous suppléons dans notre traduction. Car ici *alentar*, ou animer ne peut satisfaire à la fois aux deux effets très-différents que produit sur l'ennemi un succès ou un échec initial. — *Note du Trad.*

(2) Quoique sous un titre particulier, ceci fait suite à l'instruction secrète du comte O'Reilly.

A l'heure de l'ordre (rapport), chaque officier général remettra au général en chef un état explicatif de ce qui est arrivé de nouveau dans les troupes de son commandement pendant les 24 heures précédentes et un autre qui rende compte de ce qui est survenu chez l'ennemi ainsi que des observations qu'il a pu faire. En dehors de cette heure du rapport, les officiers généraux rendront compte seulement par écrit, ou par leurs aides-de-camp, au général en chef des occurrences extraordinaires qui mériteraient leur attention.

Quand les officiers généraux viendront au rapport, ils remettront momentanément le commandement aux brigadiers (1) les plus anciens et prendront toutes les mesures propres à en assurer l'exercice.

Les généraux, après avoir reçu l'ordre retourneront aussitôt à leur corps, ils appelleront tous les brigadiers, colonels ou commandants, leur donneront le mot d'ordre de leurs corps et feront telles dispositions générales qui se puissent appliquer à tous. Quant aux affaires spéciales à chaque corps, ils en traiteront en particulier avec le brigadier ou chef dudit corps ; de cette façon la communication de ses ordres se fera promptement, il n'y aura pas de qui-proquos, le secret sera mieux gardé, chaque individu sachant seulement, dans les dispositions générales, la partie qui le concerne ; les officiers resteront toujours au camp pour entreprendre contre l'ennemi ce qui conviendra et résister à ses attaques ; et les officiers généraux tenus parfaitement au courant des instructions du chef de l'armée prendront avec plus d'à-propos leurs dispositions pour les exécuter.

Le zèle, l'amour et la gratitude avec lesquels nous devons servir le Roi et rechercher sa gloire nous feront supporter avec satisfaction toutes incommodités ou fatigues nécessaires pour atteindre ce but ; et je suis certain qu'il n'y a pas un soldat dans le corps expéditionnaire qui entende sans indignation tout propos qui pourrait manifester de la faiblesse ou du découragement.

Il faut que le soldat soit convaincu que cette guerre est légitime et nécessaire à la monarchie et qu'il va défendre la religion, la liberté de ses concitoyens, les justes droits du Roi et la gloire de

(1) C'était alors un grade intermédiaire entre le colonel et le maréchal de camp. — *N. du Trad.*

ses armes. Il devra comprendre que si ces armes éprouvaient un échec, il n'y aurait pas de limites aux tourments infligés au vaincu par un ennemi cruel, injuste et barbare ; tandis que la victoire assure à tous une gloire très-grande et de grandes libéralités royales à ceux qui se distingueront par leur valeur et leur conduite.

Cartagène, le 25 mai 1775.

LE COMTE D'OREILLY.

Ordre du jour du 2 juillet 1775 (1).

Demain, 3 du courant, on débarquera sur la plage qui s'étend depuis la rivière de *Jarache* (l'Harrache), jusqu'à Alger ; on laissera ladite rivière à gauche, et la droite rapprochée autant que possible de la ville (2), sans toutefois s'exposer au feu de l'artillerie de la place ni à celui du château-neuf qui lui est immédiat (3).

On aura présentes, pour s'y conformer ponctuellement, les dispositions générales et l'instruction du 25 mai dernier.

Les généraux et brigadiers marcheront avec leurs brigades respectives et débarqueront avec les grenadiers.

Aujourd'hui même, et avant que la troupe ait mangé, chaque régiment se réunira dans le plus petit nombre de bâtiments qu'il sera possible, dût-il y être trop à l'étroit ; et s'il se trouvait des compagnies réparties sur différentes barques, celles-ci marcheront de conserve autant qu'il se pourra.

Les embarcations affectées à la troupe de chaque brigade se disposeront réunies sur une même ligne, pour faciliter le débarquement.

On fera aujourd'hui la répartition des bateaux et chaloupes pour y placer les troupes à qui ils sont destinés et ils se formeront en une colonne à la tête de laquelle il y aura une galiote avec un officier de marine intelligent pour la diriger.

La troupe se mettra dans les bateaux et chaloupes à minuit ; et,

(1) Publié dans la *Revue militaire de Madrid*, à la suite du journal de l'expédition de 1775.

(2) On a vu dans les documents déjà publiés sur cette expédition pourquoi le débarquement ne se fit que dans la nuit du 7 au 8 juillet.

N. du Trad.

(3) Il semble que, par Château-neuf, O'Reilly veuille désigner le fort Bab-Azoun (bordj'Ras Tafoura) non celui que Moustafa pacha fit bâtir au commencement de ce siècle, mais l'ancien, dont les restes se voient encore tout auprès. — *N. du Trad.*

dans le plus grand silence, s'approchera de la terre sous la direction de l'officier de marine ; au signal d'une bannière rouge avec cadre bleu arborée sous le drapeau espagnol que l'on fera au point du jour, tous marcheront vers la plage et y débarqueront avec toute la promptitude possible, en ayant soin toutefois de sonder auparavant pour que le convoi de troupes ne soit exposé à aucun risque.

Le général de chaque brigade ira avec la première colonne ; et dès que ses embarcations arriveront à terre il donnera l'ordre de débarquer la troupe ; il descendra à terre avec célérité, formera et réunira promptement la troupe, afin de repousser avec intrépidité toute attaque tentée par l'ennemi.

Les embarcations affectées à chaque brigade répéteront leurs voyages en toute célérité jusqu'à la conclusion du débarquement. A cet effet, on désignera un adjudant avec quelques sergents de chaque régiment pour aller et revenir avec les hommes dudit régiment.

La première barque contiendra les grenadiers que les autres compagnies suivront selon leur rang d'ancienneté.

Lors du débarquement, chaque brigade se placera à son poste de bataille, formant une colonne qui ait une compagnie de front et deux de profondeur (1).

On aura grand soin que les hommes ne se mouillent pas et ne mouillent pas leurs cartouches ; et, dès-à-présent, on les prévendra qu'ils aient à tenir leurs personnes et leurs munitions dans le meilleur état.

Si la troupe n'avait pas le nombre de cartouches indiqué dans l'instruction générale, elle en irait prendre sur le navire marchand le *San José* dont la station lui sera indiquée sur ce bord.

On répartira aujourd'hui dans chaque bataillon 200 outils que les hommes porteront sur leurs épaules, les attachant avec une corde ou avec la bretelle de leurs fusils. On leur donnera aussi 200 sacs à terre.

Quand l'artillerie de 4 et de 8 sera débarquée, on placera 4 canons à la tête de chaque brigade ; et on en augmentera le nombre.

(1) A l'époque où les compagnies d'infanterie comptaient jusqu'à 400 hommes cela eût fait une colonne très-respectable ; mais du temps d'O'Reilly elles n'étaient plus guère que de 100 hommes, au maximum. —
N. du Trad.

selon que les circonstances l'exigeront, quand on en débarquera un plus grand nombre.

Le débarquement de la cavalerie suivra immédiatement celui de l'infanterie ; et, pour le faciliter, on rapprochera les embarcations de terre autant que possible. Les brigadiers et colonels assisteront eux-mêmes à ce débarquement et ils n'omettront ni précaution ni diligence pour qu'il s'effectue avec la plus grande promptitude et le meilleur ordre.

La cavalerie se formera derrière l'infanterie ; et pour se mouvoir elle attendra les ordres du général.

Il y a des embarcations destinées au débarquement de l'artillerie avec tous les accessoires propres à le faire effectuer avec la plus grande promptitude.

Le débarquement sera protégé par le feu de quatre vaisseaux, six frégates et six chebecs placés sur l'étendue de la ligne ; les sept galiotes et les deux chaloupes canonnières s'approcheront davantage de la terre. Ce feu respectable facilitera beaucoup le débarquement et la réunion totale de la troupe.

LE COMTE D'O'REILLY.

OBSERVATIONS DE LA RÉDACTION.

L'instruction générale et l'ordre du jour d'O'Reilly ont été critiqués après l'expédition de 1775 avec une vivacité et un acharnement qui eussent été moindres sans doute, si ce général n'avait pas été un étranger en Espagne, et si, devenu le favori du roi, il n'eût pas montré beaucoup de morgue et de rudesse dans cette élévation, déjà si blessante en elle-même pour les grandes familles castillanes.

Néanmoins, on ne peut qu'approuver ce qu'il dit de la nécessité d'exalter le moral du soldat, mais il se montre maladroit lorsqu'il place en regard des récompenses promises aux braves les châti-ments qui attendent quiconque se rendrait coupable d'indiscipline ou de lâcheté. Ces cas étant parfaitement prévus dans tous les codes militaires et connus de chacun dans les armées, il était au moins inutile de les mentionner ; et le meilleur moyen d'élever ou de soutenir le moral d'une troupe, ce que voulait avec raison le comte O'Reilly, c'est précisément, quand on s'adresse à elle la veille d'une grande affaire, de se montrer convaincu qu'elle ne peut être animée que de bons et nobles sentiments. En parlant de couardise et de désordre, dans une pareille circonstance, ce général en chef

allait donc contre son propre but. D'ailleurs, dire ces sortes de chose à des soldats espagnols, dont la bravoure est proverbiale, c'était les indisposer contre soi, dans le moment où l'on avait le plus besoin de leur affection, ou, tout au moins, de leur confiance.

Il ajoute à cette maladresse celle de se livrer à une espèce de dissertation sur les attributions du général en chef et les devoirs des officiers, etc. Ce n'était pas la place d'une pareille exposition, qui a le double tort d'être un hors d'œuvre et d'impliquer que dans l'armée espagnole personne ne savait son métier, excepté O'Reilly, autre blessure pour l'amour-propre national.

Ce qu'il dit sur la manière dont les Indigènes font la guerre est plus à propos et montre que ceux-ci ont très-peu varié dans leurs habitudes militaires.

On a vu qu'il oppose à leur fougue désordonnée des hommes détachés en avant des bataillons, et combattant déployés en tirailleurs ou ralliés par groupes. Cette dernière manœuvre paraît analogue à celle qu'on appelle aujourd'hui le *ralliement par quatre* et où les hommes, prenant la position de *garde contre la cavalerie*, forment à quatre un petit carré. Seulement les quarante tirailleurs d'O'Reilly n'opéraient pas devant un bataillon déployé, mais devant un bataillon en colonne, formation dont nous reparlerons tout-à-l'heure.

O'Reilly se montre très-préoccupé de tenir l'ennemi éloigné par le feu de son artillerie, sans doute parce qu'il croyait ainsi soutenir le moral du soldat et diminuer les pertes, comme on disait encore naguère en Afrique et jusqu'à ce que le maréchal Bugeaud, dans sa mémorable allocution du camp de la Tafna, 1836, ait émis une opinion toute contraire et l'ait prouvée par maintes victorieuses expériences.

Cet emploi de l'artillerie conseillé par O'Reilly étonne d'autant plus qu'un instant après il ordonne à son infanterie de ne point tirer sur les ennemis qui l'auraient assailli tant que la pointe de ses bayonnettes ne touchera pas leurs poitrines. Excellent conseil assurément, mais comment le mettre en pratique, si l'artillerie, d'après les ordres du général en chef, tient ces mêmes ennemis à distance ?

Son conseil de doubler la profondeur des colonnes dans le cas d'une charge à fond de la cavalerie more est loin d'être aussi bon et lui-même le prouve au paragraphe qui suit, lorsqu'il dit : « le carré est la pire des formations contre les Mores. »

Or, il faut savoir que le carré dont il veut parler, celui qu'on appelait alors *bataillon carré d'hommes*, était un bataillon carré dont les files — selon les anciens auteurs militaires — comptaient autant de soldats qu'il y en avait au premier rang d'une de ses faces. Il blâme avec raison cette formation qui inutilise la plupart des hommes, offre plus de prise au feu de l'ennemi et multiplie les chances de blessures dans le rang entre camarades. Toutefois, ce qu'il dit à ce sujet ne s'accorde guère avec le conseil de doubler la profondeur des colonnes dans le cas d'une charge ennemie assez nombreuse pour envelopper l'armée sur toutes ses faces. Il y a peut-être ici plutôt obscurité que contradiction (1).

Mais ce que l'on ne comprend pas du tout, c'est le conseil implicite qu'il donne un peu plus loin de laisser aux mains de l'ennemi l'artillerie dont celui-ci aurait réussi à s'emparer dans une de ces « rapides et violentes attaques que font certaines troupes de Mores, nous dit-il, pour acquérir de la réputation parmi les leurs. »

Pour un général qui posait en principe qu'il faut exalter le moral du soldat et qui croyait que l'artillerie soutient ce moral et diminue les pertes, il faut avouer que la conclusion est singulière.

En somme, sauf le passage où le comte O'Reilly conseille à son infanterie d'attendre sans tirer que la pointe de ses bayonnettes touche la poitrine des Mores, il se montre presque partout préoccupé d'éloigner l'ennemi ou de le maintenir à distance, soit par des feux roulants de mousqueterie ou par des décharges d'artillerie. Si son armée n'avait pas été foncièrement brave, il y avait là de quoi la rendre timide. On conçoit que ce manifeste ait blessé tout le monde ; car, à son insu sans doute, il laisse supposer à chaque instant que les hommes sont disposés à ne pas faire leur devoir et que les officiers ne savent pas leur métier.

Il n'était pas flatteur, en effet, pour l'amour-propre national ce document qui finit sur les mots *cupidité* et *couardise*. Certes, on sait bien que, dans les meilleures armées, il se trouve des individus à qui ces expressions s'appliquent avec justice. Mais c'est précisément parce qu'on le sait fort bien qu'il n'était pas nécessaire de le dire à un pareil moment.

(1) Il est curieux de rapprocher cette critique des carrés de son temps, faite par O'Reilly, de celle que le maréchal Bugeaud a écrite sur nos grands carrés, dans ses *Aperçus sur quelques détails de la guerre*, P. 178, etc.

On s'explique, après cette lecture, qu'O'Reilly, déjà impopulaire avant l'expédition d'Alger, soit devenu odieux ensuite.

Au reste, l'auteur de cette pièce n'y donne pas, au point de vue littéraire, l'exemple de l'ordre qu'il prêche à tout propos : un même sujet s'y trouve scindé et traité par morceaux à des endroits différents et le style est à la fois incorrect, diffus et confus.

L'ordre du jour du 2 juillet, qui arrive à la suite de l'instruction générale, pourrait motiver aussi quelques observations ; mais elles trouveront leur place dans le résumé des récits de l'expédition et des pièces à l'appui. Il n'y a pas pour le commenter dès-à-présent les mêmes motifs que pour l'instruction générale ; car, par sa nature tout à fait technique, il a beaucoup moins soulevé les passions.

A. BERBRUGGER.

(La suite des documents au prochain numéro)